

Thierry Piras

- Acheminement à l'acte du penser -

« Pas à pas »



Janvier 2015

Thierry Piras

Article publié dans le cadre du Cercle En-Passe analytique-L'École.

Toute reproduction interdite sans l'accord de l'auteur.

www.enpasseanalytique.com

Et si nous devions considérer le premier pas de l'homme comme objet au monde, ce dit pas ne pourrait être que la trace de ce qui fait langage. La trace d'un passage, ici sur la photo dans la neige, marque le double signe, l'empreinte, comme chose laissée en creux au sol et la signification-nomination de ce que peut laisser l'homme dans sa quête au monde. D'une empreinte comme signe, tels les mots qui s'organisent pour élaborer le langage; d'une ronde d'énonciations à faire nomination d'actes de l'homme. Si le langage marque l'échange, la communication par la matérialisation sonore et compréhensible de la pensée de l'individu, il n'en demeure pas moins une énigme. Sens caché ou mystérieux, non de ce qui ce dit à l'autre que soi, mais de ce qui est justement ce soi, nommé tour à tour moi et je. La science de la linguistique et la philosophie du langage se penchent sur le signe, au risque de tomber dans le gouffre de l'oubli de l'homme pour la valeur du signe. N'est-il pas tentant, voire plus scientifique de questionner la langue dans sa structure, dans ses formes, dans ses fonctions dénonciation, que de se pencher sur le langage comme miroir de l'âme? Ne serait-il pas ainsi attirant de se laisser séduire par le charme d'une technique, que par le technicien, celui qui avant de l'utiliser la reflète? À côté de la science du langage, le dévoilement, et du porteur de langage et de ce qui le porte dans cette scène vocalique, place est retenue pour le questionnement de la nomination elle-même. Quand le parlant fait acte de langage, c'est d'une nomination en cascade qu'il convient d'identifier. Telle est l'acheminement que nous entreprenons, d'un « pas à pas » qui parle, mais qui le plus souvent nous en dit plus que ce que nous entendons immédiatement.

Le langage avant de signifier quelque chose, signifie pour quelqu'un. De ce quelqu'un qui parle à cet autre quelqu'un pour qui il parle. Dans cet espace de relation se joue la nature de ce qui est par delà le langage, à savoir l'existant. Posons le terme d'existant comme référent à l'humanité, en conscience, certes toute relative, d'elle-même quand elle prend justement intégration de son état d'existence. Plus seulement l'existence d'un ensemble de signes,

d'agencements syntaxiques et grammaticaux qui fondent la langue, mais l'existence même de cette humanité. Ainsi un individu en se plaçant dans le champ du langage signe sa qualité d'existant, non pas tant par l'émission ordonnée de sonorités et de contenus, mais bien par le fait même qu'il se manifeste comme parlant en parlant. Le langage témoigne à chaque fois de par sa présence d'un fait de civilisation, par l'historicité des formes et des structures qui constituent son assemblage. Le langage fait langage d'une altérité à l'homme; celui-ci parle parce qu'il n'est pas unique et qu'il produit par ses sons codifiés en symbolisation de formes et d'objets. Si le mot traduit la présentation d'un quelque chose accessible au sens ou non, il fait conceptualisation de codes de relations entre tous les uns existants. Le langage organise les demandes et les réactions face à toutes situations dans lesquelles l'homme peut se trouver confronté. Il traduit le besoin d'une transmission de contenu d'accessibilité aux choses du monde, mais pose aussi les jalons d'un témoignage de l'homme à se faire comme un existant à soi et au monde. Il existe par la langage, il existe donc il peut parler et en parlant il peut satisfaire à un possible du savoir.

De ce savoir sur lui-même, non plus seulement par l'analyse de ce qu'il dit ou ne dit pas ou qu'il pourrait dire à un autre quelqu'un, mais de ce qu'il est, comme être à lui. Convierait-il de se questionner pour poser les traces de ce qui pourrait signer force ou faiblesse du langage? Dans la situation de langage, l'homme est un existant, jouant ainsi de son ipséité à l'altérité de l'autre, sans que jamais il n'en maîtrise totalement, ce qui de lui fait échappement à la seule évidence du dit. Par la langue se nomment ses demandes, ses attentes, ses réactions plus ou moins explicitement exprimées par les subtilités de la langue. Au coeur de ses dits qu'il offre en manifestation de l'altérité, il n'en fait pas moins le mystère de l'un, de ce dire qui échappe et pourtant frappe à la porte de la conscience. Oh cogito, quand tu sembles nous tenir de ta certitude à la puissance du je par le penser, c'est tout l'existant qui tremblerait de la faiblesse à l'insaisissable de l'être. Par l'absence à toute nomination du manque, d'une quelconque manière autre que celle de la transcendance, le langage et son florilège de signes n'en restent que muets. Mais n'est-ce pas

aussi dans cette impuissance à parler l'être, autrement que dans le discours conceptuel, que l'homme peut faire langage d'un réel qui le contient et le dépasse? Si les affects finissent par affleurer aux touches du langage à l'autre, si le retour du refoulé signe l'impossible du moi puissant, alors l'homme ne peut que se compléter de son incomplétude. Sa seule certitude n'en demeure-t-elle pas la finitude et toute la prose ou la poésie qui tentent de faire outrage à ce déterminisme, semblent impuissante à dire ce qu'est l'homme. Certes, l'homme se construit, se constitue des paroles qu'il pose, et des attentes conscientes ou non qu'il manifeste. Mais que perd-il ou que gagne-t-il comme existant à l'altérité? D'ailleurs pourrait-il être question d'existant s'il n'était qu'un, sans autres uns? Alors faut-il compter les mots des analysants, ceux émis et ceux surtout omis? Faut-il entendre toutes les inflexions à la sémantique, à la grammaire et toutes les incongruités posées, de toutes ces ruptures à la logique et à la raison du signe? Faut-il entendre le langage de l'analysant ou bien l'analysant dans ce qu'il demeure impuissant à tout dire conséquent de son histoire happée dans le maestro du refoulé? Comment former les futurs analystes à cet art de l'improbable du langage, de l'incertitude de la raison, du vertige de tous les manques?

Parler de formation ou plus certainement d'éducation aux mystères comme au temps de Delphes, c'est poser l'analyste en devenir sur le regard de son propre langage à l'indicible. N'est-ce pas cela la psychanalyse? Le psychanalyste n'est pas un homme de parole, mais de silence, de ce silence qui entoure le langage pour en extraire, comme par décantation, ce qui fait l'unique de chacun. Écoutons toutes les étapes de l'analysant, quand il se surprend, s'étonne, s'indigne, s'offusque ou se rassure à la nomination de cet au-delà du signe, de cet au-delà du sens. Comme être au monde, il se confronte à la friction à l'altérité, il s'en jouit des réponses houleuses qui se bâtissent sous le nom de névroses. Se guérit-il de ses tourments? Ses tourments le guérissent-ils de sa force et de sa faiblesse à la nature d'existant? Faut-il d'ailleurs répondre ou continuer de questionner pour s'écarter des ornières de toute normalisation, de toute tentative du moi à falsifier les pistes de l'inconscient? Le langage fait nomination d'une intention de l'individu à tenter de gérer, de contenir le monde

et l'autre pour qu'il ne s'en sente pas complètement dominer. Nomination aussi des choses et des formes, tout comme nominations à récolter dans la moisson des interprétations des mots de langue non dits ou impossibles à dire, car appartenant depuis longtemps au registre du refoulement. À côté des divers signes de la linguistique pour qualifier le langage, acceptons de prendre, au-delà de tout syncrétisme, langue de ces référents à faire existants que sont, ipséité, altérité et mêmeté. Dans ces concepts qui porteraient retour à une ontologie raisonnée, celle qui contribuerait à un décloisonnement des Sciences humaines, la psychanalyse ne peut que retrouver le chemin de la « ψυχή ». De ce terme d'âme à prendre en invitation à une lecture métaphysique de l'homme; sans opposition, mais en différence à une lecture dite scientifique. D'une métaphysique de l'être, où l'analyste entend déjà les tourments de l'identité et des angoisses à la finitude. La peur de la vieillesse, la crainte de toutes les pertes auxquelles l'analysant à pu croire ou espérer, le miroir déformant de l'image du corps malmené par une société en recherche de toute puissance, tout ce cortège ne pose-t-il pas déjà le poids d'une métaphysique à l'être?

De ce pas à pas qui mène à l'acheminement du penser, l'homme tente non d'asservir la finitude, mais d'en comprendre les subtilités. Placé au coeur d'une mécanique temporelle qui ne cesse jusqu'à l'ultime de décompter, il n'a d'autre asservissement que celui du langage. Si le langage le construit à l'autre comme partie d'existant, c'est tout naturellement sur le chemin à soi que le manque ne peut que se faire ressentir. Et encore quand c'est possible comme nous l'enseigne la psychanalyse. Serions-nous plus heureux à être ignorant, notamment de l'inconscient? Serions-nous plus maîtrisés ou maîtrisables à en rester à la lettre du signe, quant au langage, ou acceptons-nous le risque du savoir?